En 1820, lorsque parut la *Gazette des Tribunaux*, il n'existait pas un seul journal de droit. On a fait du chemin depuis lors.

Par contre, le nombre des journaux de théâtre a considérablement décréu. Il n'est plus que de huit.

Il a été de trente-deux un moment.

Paris possède, en revanche, soixante-et-un journaux de modes. Ne vous effrayez pas de ce nombre. Paris ne consomme pas de ce rapport tout ce qu'il produit. C'est lui qui alimente le monde entier, c'est lui qui apprend à l'Europe, comme à l'Amérique, à s'habiller, à se coiffer, à se chauffer. La *Revue de la Mode*, née il y a deux ans à peine, a pris la tête de ces publications. C'est le meilleur conseiller artistique qu'une femme puisse choisir pour sa toilette, quel que soit son budget. Le goût peut aussi bien se mettre dans une robe de trente francs que dans une de cinquante. Du reste, ce n'est pas seulement pour la France qu'est faite cette *Revue de la Mode* parisienne, elle se publie déjà en quatre langues.

C'est par centaines de mille que les gravures de modes fabriquées à Paris s'éparpillent aux quatre coins du globe.

Si nous continuons à mourir, ce ne sera toujours pas faute de renseignements médicaux. Nous avons, en effet, soixante-neuf journaux de médecine. En 1850, il n'y en avait que trois.

Qui les lit ? Les malades n'en ont guère le souci. Quant aux médecins, s'il leur fallait prendre soixante-neuf abonnements par an, ils y mangeraient leurs honoraires.

La musique possède dix-sept organes spéciaux, entre lesquels, malgré leur titre, ne règne pas toujours une parfaite harmonie.

Puis vient toute la série des feuilles bizarres dont vous ne soupçonnez certainement pas l'existence.

Citons :

Le *Fouet*, journal des cochers ;

La *Houille*, écho des intérêts métallurgiques ;

Le *Sucre*, journal de l'industrie sucrière ;

Le *Cuir*, moniteur de la cordonnerie ;

L'*Echo des pianistes* ;

Le *Courrier de Vaugelas*, qui se charge de redresser hebdomadairement les fautes de français de la littérature.

Mais les deux plus curieux sont incontestablement :

1o. La *Pêche à la ligne*, moniteur fluvial (*sic*) ;

2o. La *Gazette des cotillons*.

Cette dernière feuille s'est donné pour mission de fournir hebdomadairement à ses abonnés de nouvelles idées de figures pour les cotillons des bals de société.

La *Gazette des cotillons* a ceci de particulier qu'elle ne paraît que pendant les quatre mois d'hiver (*sic*).

M. Chanzy est certainement un des généraux que la dernière guerre a le plus mis en relief. Le journal l'*Armée territoriale* en publie une biographie assez curieuse dans laquelle nous trouvons l'anecdote suivante :

« C'est un fait généralement ignoré que, pendant les deux années de service qui précéderent l'entrée du jeune Chanzy à Saint-Cyr, il appartenait pendant quelque temps à la marine.

« Un jour, c'était à l'armée de la Loire, alors que le général commandait le seizième corps, un vieux capitaine de vaisseau lui dit, au cours de la conversation :

« — Général, j'ai eu, il y a trente ans, à mon bord, un certain Chanzy qui, autant que je puis m'en souvenir, était un petit garnement d'assez mauvaise tête. Je ne sais ce qu'il est devenu. Était-ce un de vos parents ?

« Le général se prit à sourire et répondit au vieux marin assez confus :

« — Oui, commandant, c'était moi. »

Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts vient d'écrire au directeur des Beaux-Arts pour réclamer un rapport sur l'état dans lequel se trouvent, au cimetière du Père-Lachaise, les tombes de Molière et de La Fontaine.

Que de vicissitudes ont subies les restes mortels de ces deux glorieux écrivains, ces amis inséparables dans la vie et dans la mort !

Par une ordonnance en date du 20 février 1673, Mgr. de Harlay, archevêque de Paris, consent à ce que Molière, décédé le 17, soit inhumé, à la condition pourtant « que ce sera sans aucune pompe, avec deux prêtres seulement, hors des œuvres du jour, et qu'on ne ferait pour lui aucun service solennel. »

C'est pendant la nuit, clandestinement, que la dépouille du comédien excommunié est déposée dans l'enclos ménagé derrière la chapelle Saint-Joseph, bâtie en 1640, aux frais du chancelier Séguier.

Quant à Jean de La Fontaine, il termina ses jours le 13 avril 1695, chez son ami Barthélemy d'Helvart, contrôleur général des finances, dans une chambre de l'hôtel où est actuellement installée la direction générale des Postes.

Les actes de décès de la paroisse Saint-Eustache attestent d'une manière irréfutable qu'il fut enterré au cimetière de la rue du Bouloi.

Lorsque cet asile funèbre fut supprimé, par les soins de qui La Fontaine fut-il transféré auprès de son ami ? C'est ce qu'aucun document n'établit.

Sous le Directoire, lorsque la chapelle Saint-Joseph fut démolie pour faire place à un marché, Cailhava, auteur des *Études sur Molière*, s'émut de la profanation qu'on allait commettre en jetant aux vents les cendres de l'auteur de *l'Avare*.

Il en parla aux sieurs Laporte et Alexandre Lenoir, directeurs du Musée des monuments français, musée créé en vertu d'un décret de l'Assemblée Nationale, dans l'enceinte du couvent des Petits-Augustins, où est maintenant le palais des Beaux-Arts.

Tous trois procédèrent à des fouilles, le 13 frimaire an VIII (4 novembre 1799). Deux squelettes, trouvés l'un près de l'autre, dans un coin du cimetière, furent considérés comme étant ceux de Molière et de La Fontaine, et transférés avec respect au musée des Petits-Augustins.

Lenoir leur fit construire deux tombes.

Lorsque, en 1818, une ordonnance supprima le Musée des monuments français et en dispersa les éléments, ces tombes furent transportées à la place qu'elles occupent aujourd'hui au cimetière du Père-Lachaise.

Les restes de Molière et de La Fontaine reposent-ils réellement sous ces pierres ? Des controverses se sont élevées. On a plaidé le pour et le contre, et nous n'avons pas la prétention de résoudre la question. Mais ce qu'il importe surtout, c'est que la France consacre à ces deux grands poètes un monument digne d'eux et digne d'elle.

NOUVELLES DIVERSES

La *Mouche-à-Feu* commencera à voyager entre Sorel et Belœil dès que le Richelieu sera libre de glace.

Le *Progrès* annonce que la ville de Sherbrooke sera bientôt éclairée au gaz.

Le nouveau pont sur la rivière Rideau, pour le chemin de fer St. Laurent et Ottawa, est terminé, et les convois l'ont traversé lundi, 5 courant.

Un décret de Mgr. de St. Hyacinthe érige canoniquement en paroisse, sous l'invocation de St. Joseph, la partie de la paroisse de St. Pierre de Sorel comprise dans les rangs Nord Richelieu et Fleuve St. Laurent.

Au prône de toutes les églises catholiques de cette ville, dimanche, 4 avril, il a été lu une lettre pastorale défendant la lecture de *l'Wilness*.

Cinquante-huit wagons chargés ont amené il y a quelques jours à Montréal, le matériel en fer nécessaire à la construction des deux ponts appartenant au chemin de Colonisation du Nord.

L'un de ces ponts s'ra élevé sur la rivière des Prairies, l'autre sur la rivière Jésus.

Trente hommes de la *Felix Bridge Building Co.* sont arrivés à Montréal. On pense qu'ils pourront monter ces deux ponts dans la quinzaine.

L'*Evénement* traduit du *Globe* les détails ci-dessous sur la chasse aux loups-marins telle que pratiquée par les pêcheurs de St. Jean de Terre-Neuve :

« C'est mercredi, 10 mars, que l'ouverture de la saison a eu lieu. Ce jour-là, le port présentait l'aspect le plus animé ; la foule se groupait partout et encombraient les quais. Les pêcheurs, des hommes robustes, choisis spécialement et longtemps d'avance, et dont le physique, solide et bien taillé, exciterait l'envie d'un amiral, étaient là attendant le signal du départ et faisant entendre de temps à autre un rude *good-bye* à une connaissance, un ami.

« Aussitôt que chacun d'eux se trouve sur le pont, il s'arme d'une gaffe d'au moins sept pieds de long et muni d'un harpon, pour expédier les jeunes veaux marins *ad patres*. D'autres sont armés de fusils à gros calibres.

« A 8 heures du matin, 13 steamers appareillaient et levaient l'ancre pour se rendre sur les terrains de chasse, c'est-à-dire les masses de glaces flottantes que le vent amoncelle ou disperse suivant sa direction. Le vent d'ouest ou du sud disperse les glaces et permet aux steamers de voyager librement et de poursuivre facilement le loup-marin, tandis que le vent d'ouest chasse les glaces à terre et empêche les navires de remuer.

« La chance dépend beaucoup, d'abord des vents, ensuite de l'habileté et de la persévérance des capitaines à suivre les indices favorables.

« Depuis le 14 mars, la saison a été très-favorable pour la chasse, espoir et désespoir de milliers d'âmes.

« Les 13 steamers partis pour la chasse portaient 2,505 hommes. Il en est parti sept autres de Havre de Grâce et d'autres havres. Il n'y a que 2 voiliers portant 78 hommes qui ont laissé St. Jean ; aujourd'hui la plupart des navires faisant la chasse sont des bateaux à vapeur. Un grand nombre de voiliers ont laissé les ports du nord pour la chasse, mais chaque année leur nombre diminue.

« Le *Bloodhound* ne fait pas partie de la chasse cette année, vu qu'il est vendu au gouvernement anglais pour la nouvelle expédition polaire ; cela fait 258 hommes de moins que l'an dernier. Le tonnage des navires de St. Jean était en 1874 de 4,801 tonneaux, et en 1874 de 4,256 tonneaux.

A une assemblée tenue le 5 courant, les membres de la Société St. Jean-Baptiste et de Bienfaisance de Chatham, Ont., furent élus pour le semestre courant, savoir :

P. A. Foisy : Président ;
Nap. Gervais : 1er Vice-Président ;
W. A. Dumas : 2nd Vice-Président ;
Vital Goudreau : Sec.-Archiviste ;
Pierre Déloge : Ass.-Sec.-Archiviste ;
François Bourdeau : Sec.-Correspondant ;
Nap. Normandin : Ass.-Sec.-Correspondant ;
Francis Robert : Trésorier ;
Francis Jacques : Ass.-Trésorier ;
Nap. Tétrault : Collecteur ;
William Primeau : Ass.-collecteur ;
Narcisse Goudreau : Officier-Ordonnateur ;
Antoine Ouellette : Ass.-off.-ordonnateur.

CONCERT.—Une bonne fortune musicale nous arrive. W. G. Vogt, musicien compositeur distingué, du conservatoire de Berlin, donnera pour sa première apparition à Montréal un concert symphonique avec orchestre, secondé par Mlle. Jeannette Vogt, qu'on dit être une pianiste émérite.

Le programme de cette soirée indique que les artistes connaissent les meilleurs sources, et les titres des morceaux révèlent toute une éducation musicale et un tempérament d'artiste.

PROGRAMME.

PREMIÈRE PARTIE.

1. Ouverture—Don Juan..... *Mozart*.
2. Sonata—G minor..... *Schumann*.

MISS JEANNETTE VOGT.

3. Ballet Music—Rosamunde..... *Schubert*.

DEUXIÈME PARTIE.

4. Symphonie—D major..... *Haydn*.
5. Polonaise—E b major..... *Chopin*.

MISS JEANNETTE VOGT.

6. Valse—Interpretationem..... *Strauss*.
6. Turkish March..... *Mozart*.

Donc, au 15 au soir à la salle des Artisans.

Lundi matin, 5 avril, Mgr. Fabre célébrait à l'évêché le mariage de Damase H. Sincennes, écrl., de cette ville, et de Mademoiselle Alexandrine-Héva Coursol, seconde fille de M. le Juge Coursol. Bien que la cérémonie eût un caractère privé, un grand nombre de personnes y assistaient. Dans l'après-midi du même jour, le couple partait pour Boston.

L'ABBÉ PETITOT, MISSIONNAIRE DES OBLATS DE MARIE

Parmi les grands prix annuels décernés cette année par la Société de Géographie de France, nous trouvons deux médailles accordées à des ecclésiastiques.

Une médaille d'or a été accordée à M. l'abbé David : Voyages en Mongolie et dans l'intérieur de la Chine ; services exceptionnels rendus à la science géographique parallèlement aux acquisitions d'histoire naturelle dont il a enrichi le Muséum.

Une médaille d'argent à M. l'abbé Petitot, missionnaire des Oblats de Marie, pour les consciencieuses études qu'il a faites et la carte qu'il a dressée pendant son long séjour dans l'Amérique anglaise, et notamment pour l'étude du fleuve Mackenzie et de ses affluents.

Voici sur l'exploration du fleuve Mackenzie, aujourd'hui l'un des grands affluents de notre réseau fluvial dans les territoires du Nord-Ouest, quelques détails empruntés au missionnaire voyageur, et qu'on lira avec intérêt :

« Le fleuve *Mackenzie* est le plus considérable des nombreux cours d'eau du nord de l'Amérique, autrefois appelé Nouvelle-Angleterre et actuellement compris sous la dénomination de : Possessions canadiennes. Il traverse des régions où, pendant l'hiver, sévit un froid rigoureux ; au moment de la fonte des neiges, les cours d'eau débordent et vont remplir les nombreux lacs de cette contrée ; les plus importants de ces lacs, le lac de l'Esclave, le lac Athabaska, le lac Winnipeg, forment de véritables mers intérieures comme les grands lacs du nord des États-Unis.

« Les bords du *Mackenzie* ont été récemment explorés par un missionnaire français, l'abbé Petitot, qui a séjourné quinze ans dans les possessions canadiennes. Il a transmis un résumé de ses observations à la Société de géographie, dans une de ses dernières séances.

« Envisagé sous le point de vue topographique, les possessions canadiennes présentent trois caractères différents : Les prairies, semblables à celles du *Far-West* des États-Unis, les landes qu'on rencontre dans tous les pays que l'absence de terre végétale rend improductifs, et les forêts, qui couvrent les parties de territoire accidentées qu'on rencontre entre, la plaine et les hautes montagnes.

« Le cours du *Mackenzie* prend naissance dans les Montagnes-Rocheuses, s'épanche sous différents noms dans le lac de l'Esclave et même dans le lac Athabaska. Le premier de ces deux lacs d'eau douce s'étend sur une longueur de 300 milles de l'est à l'ouest ; il faut huit jours pour le traverser en pirogue. Il reçoit dix-sept cours d'eau de moindre importance, par lesquels les traitants indigènes viennent échanger les fourrures au fort Résolution. Il est à remarquer que ce lac tend de jour en jour à s'ensabler, à cause des apports continus des cours d'eau rapides qui descendent des montagnes et y précipitent les matériaux provenant de l'érosion.

« La longueur de ce fleuve est d'environ 1,500 milles géographiques ; il est navigable jusqu'au lac de l'Ours et au lac de l'Esclave, sur une longueur estimée à 1,000 milles, et, malgré les avantages incontestables qu'il offre au commerce, ses eaux n'ont jamais été sillonnées par aucun bateau à vapeur. Si l'on pouvait créer des débouchés, on tirerait parti des riches produits miniers sur ses rives ; la houille y apparaît dans plusieurs endroits ; il y existe des dépôts de lignites et d'antracites qui sont en combustion spontanée depuis bien des années ; dans plusieurs criques on exploite des sables aurifères.

« La population qui habite le bassin du *Mackenzie* est en voie de décroissance, en vertu de cette loi fatale de l'appauvrissement de l'élément indigène au profit des européens nouvellement arrivés. Les indigènes répandus dans les possessions canadiennes sont les Esquimaux, les Algonquins, et, sur les bords du *Mackenzie*, les Athabaska. Toutes ces peuplades diffèrent plus par la désignation territoriale que par les types ethniques ; ils mènent une vie nomade et ne doivent leurs moyens d'existence qu'à la chasse et à la pêche.

« Ils habitent pendant l'hiver des huttes construites en terre ou en blocs de glace ; ils n'y font jamais d'autre feu que celui d'une